Éditorial : Magie, charmes et aliments

Claude Fischler

Lorsque nous disons « vous avez mangé du lion ce matin » à qui manifeste une énergie particulière, c' est façon de parler. Mais c' est aussi façon de penser. Et cette pensée relève d' une logique magique, plus profondément ancrée en nous et plus universelle que nous ne sommes prêts à l' admettre.

L' alimentation constitue une voie royale pour accéder aux manifestations de la pensée magique. C' est que le rapport à la nourriture touche, chez nous, au plus *intime*, au sens étymologique du terme : *intimus*, en latin, est le superlatif d' *interior*. Consommer un aliment, ce n' est pas seulement le consumer, le détruire, c' est le faire pénétrer en soi, le laisser devenir partie de soi. Il s' agit bien en effet, avec l' aliment, d' une substance que nous laisserons pénétrer au plus profond de notre intimité corporelle, se mêler à nous, *devenir* nous : on comprend donc que nous la considérions avec quelque prudence, que nous la choisissions avec soin, que nous l' entourions de toutes sortes de précautions et de rituels, en fonction de ses effets attendus et de ses vertus supposées.

Quand nous incorporons un aliment, nous incorporons donc du

1. Je remercie Brigitte Carva pour sa précieuse assistance dans la préparation de ce volume.

lemangeur-ocha.com - Fischler, Claude (sous la direction de). Manger magique. Aliments sorciers, croyances comestibles. Autrement, Coll. Mutations/Mangeurs, N°149, Paris, 1994, 201 p.

SHOUT
SHARE
IT



même coup certaines de ses caractéristiques imaginaires : une tomate du Midi ou une orange du Maroc nous font absorber du soleil méditerranéen et, en dégustant un vin, nous buvons son terroir et le temps qu' il a concentré en vieillissant[2]. Mais il y a davantage : le caractère incorporé est réputé devenir le nôtre, nous transformer de l' intérieur : qui mange du lièvre court vite ou est couard, qui mange de la tortue se traîne paisiblement, qui mange du hérisson se roulera en boule devant le danger. De nos jours encore, à Rome, si votre interlocuteur, dans une négociation difficile, vous lance « vous avez mangé un sandwich au renard, aujourd' hui ! », c' est qu' il vous juge particulièrement rusé. La viande rouge, le sang sont réputés communiquer de la vigueur ou de la violence. Jean-Jacques Rousseau, volontiers végétarien, disait que les Anglais, amateurs de rosbif saignant, étaient un peuple grossier et brutal. Son contemporain Jean-Nicholas Demeunier partageait son avis sur le fait de manger de la viande : « II est sûr qu' une pareille habitude diminue la sensibilité, et dénature ces inclinations douées qu' on trouve parmi les peuplades qui ne mangent que des végétaux » (Demeunier, 1785). Et les « carnivores » ne sont pas loin de croire que les végétariens, à ne manger que des légumes, se font du sang de navet.

Un siècle de débats

La pensée magique est une « découverte » des premiers anthropologues, au XIX[e] siècle. Sir Edward Tylor et sir James Frazer, britanniques et vivant l' apogée victorienne de l' Empire, furent fascinés par les relations que rédigèrent colonisateurs, missionnaires et explorateurs sur les croyances, mythes et rituels des peuples « sauvages » (nul, à l' époque, n' eût songé à ajouter le moindre guillemet). En parlant les premiers de « pensée magique », ils inaugurèrent plus d' un siècle de débats théoriques sous-tendant et orientant le développement des sciences humaines, de Durkheim à Lévi-Strauss en passant par Freud, Mauss, Lévy-Bruhl, Malinowski, Piaget, et bien d' autres[3].

2. Voir *infra* l' article de Jean-Paul Kauffmann.
3. Durkheim, 1979 (1912) ; Lévi-Strauss, 1962 ; Freud, 1951 (1913) ; Mauss, 1983 (1902) ;
Lévy-Bruhl, I960 (1922) ; Malinowski, 1963 (1922) ; Piagct, 1926 ; Wittgenstein, cité dans Tambiah, 1990.

Tylor et Frazer parlent de magie « sympathique » : les croyances qu' ils considèrent impliquent en effet que « des choses agissent à distance les unes sur les autres par une sympathie secrète » (Frazer, 1981 [1890] ; Tylor, 1871). Frazer, le premier, distingue entre deux composantes de la « magie sympathique » : les lois de similitude et les lois de contagion. La magie de contagion se résume sous la formule « les choses qui ont été une fois en contact restent toujours en contact ». Ainsi, tout ce qui émane du corps (humeurs ou excrétions), tout ce qui a touché le corps (vêtements ou objets divers), toutes traces et empreintes, tout cela reste uni par un lien insécable à la personne, en sympathie avec elle. C' est pourquoi la prudence exige de dissimuler soigneusement rognures d' ongle ou cheveux coupés, d' effacer même les traces de ses pas, de peur que des ennemis n' exercent des charmes à travers eux.

La magie de similitude, elle, tient que « les choses qui se ressemblent sont en fait une seule et même chose » (Frazer). Dès lors, le charme que l' on peut exercer à travers ce qui a été au contact de la personne visée peut aussi opérer à partir d' une représentation : une figuration, même lointaine et approximative, fait l' affaire, une image de la victime ou simplement son nom.

Frazer pensait que la pensée magique était le propre des « sauvages » ou des esprits faibles ou, comme il l' écrit, que cet « enchaînement des idées [...] est à la portée tant de l' intelligence rudimentaire du sauvage que de l' esprit des gens quelconques et bornés de partout » (Frazer, 1981 [1890], p. 42). Les successeurs de Frazer, s' ils ne renvoyèrent plus la pensée magique à un stade inférieur du développement humain, l' attribuèrent volontiers à un stade plus « primitif » de l' organisation sociale. Ainsi Lucien Lévy-Bruhl, dans les années 20, introduisit la notion de « mentalité prélogique » (sur laquelle il reviendra d' ailleurs à la fin de sa vie) : les croyances magiques nous sont incompréhensibles parce que les primitifs ont un système de pensée différent du nôtre, produit par leur culture (Lévy-Bruhl, I960 [1922]). Quant à Freud, dans *Totem et Tabou,* il reconnaît dans la pensée magique l' illusion de toute-puissance de la névrose obsessionnelle, la renvoie à un non-dépassement du stade narcissique, énonce que « l' ontogenèse reproduit la phylogenèse » : ce sont donc en un sens les mêmes processus qui permettent d' expliquer la pensée magique chez les sauvages,

les névrosés et les enfants (Freud, 1951 [1913])[4]. En somme, comme l'écrit Raymond Boudon, « dès que la distance sociale qui sépare l'observateur de l'observé excède un certain seuil, le premier tend à expliquer les croyances *bizarres* du second par des *causes* plutôt que par des *raisons* » (Boudon, 1990) : les causes sont passionnelles et hors de la conscience du sujet, les raisons sont objectives et conscientes.

Ici et maintenant

Un siècle après Frazer, il apparaît cependant de plus en plus clairement que la pensée magique sympathique n'est l'exclusivité ni des « sauvages », ni des moins instruits. Pour le moins, on en trouve sans grand effort des résidus symboliques dans la culture contemporaine. Ainsi, dans les manifestations politiques modernes, la foule pend ou brûle en effigie la cible de son courroux et, dans les fêtes foraines, les jeux de massacre s'en prennent de bon cœur à ceux qui nous gouvernent, conformément aux lois de similitude. La publicité pour les produits alimentaires ou les cosmétiques utilise volontiers une rhétorique des profondeurs qui fait appel à la pensée magique de la contagion et de l'incorporation : qui croque la barre Lion rugira, à la fin du spot télévisé, comme un lion ; buvez Évian, car l'eau d'Évian « vous donne ce que la montagne lui a donné ». A travers la publicité, l'incorporation devient l'eucharistie d'un culte moderne du bonheur et du bien-être individualistes.

Ce qui est façon de convaincre dans la publicité devient façon de penser ou de croire dans les mythes, les légendes, les rumeurs de la modernité (que nous rapporte dans ce volume Véronique Campion-Vincent). Incorporations inconscientes et répugnantes, cannibalisme involontaire, contaminations abominables : toutes ces figures de la magie sympathique sont au cœur des récits et des légendes urbaines qui attestent la présence de craintes ancestrales réveillées par la modernité agro-alimentaire industrielle et les charmes qu'elle est soupçonnée d'opérer. Des croyances d'incorporation magique semblent subsister assez largement : dans un échantillon de Français nettement plus diplômés que la moyenne nationale,

4. Cf. Raymond Corbey, « Freud et le sauvage » in *Des sciences contre l'homme,* vol. 2 *Au nom du Bien,* Éd. Autrement, coll. Sciences en société n° 9, 1993. NDLR.

52 % sont plutôt d' accord avec l' affirmation « les travailleurs de force ont besoin de viande rouge » et environ 20 % avec « on peut calmer un chien agressif en ne lui donnant que des légumes[5] ».

Mais il serait insuffisant et faux de croire que de la pensée magique ne subsiste qu' une dimension résiduelle ou symbolique, perceptible à travers certains rites sociaux et certaines figures rhétoriques, dans des fantasmes anxieux, ou quelques croyances en sursis. Dans ses développements récents, la psychologie nous confirme expérimentalement sa présence *normale* (au sens statistique) dans l' esprit de nos contemporains. Ainsi, la plupart d' entre nous hésiteraient à s' exécuter si on leur demandait de déchirer la photo d' un être cher, même s' ils ne croient pas vraiment à l' existence d' un lien de causalité entre l' intégrité de l' image et celle de la personne (Rozin, 1986). Plus, les étudiants américains testés par Paul Rozin et Carol Nemeroff[6] ont des réticences à consommer le contenu d' un flacon inoffensif qu' ils ont *eux-mêmes* rempli de sucre et étiqueté « cyanure de sodium, poison ».

Ainsi, la magie sympathique semble bien fonctionner dans nos têtes, ici et maintenant. Plus exactement, elle semble parfois coexister, tant bien que mal, avec la pensée « rationnelle ». La cohabitation est plus ou moins confortable, plus ou moins aisée : elle relève le plus souvent d' une oscillation entre croyance et incrédulité, impossibilité de croire et tentation de croire, curiosité et peur de « tenter le sort ». Dans l' exemple de la photo déchirée, nous *savons* bien qu' il n' existe rationnellement aucun lien entre l' image et la personne : pourtant, comme malgré nous, nous préférerions éviter cet acte. Les étudiants américains qui ont eux-mêmes rempli les fioles de sucre et inscrit « poison » sur l' étiquette, interrogés ensuite, admettent volontiers l' absurdité de leur réticence à manger ce « non-poison », contaminé seulement nominalement, mais déclarent ne pas parvenir complètement à la surmonter. De même, lorsque nous consultons notre horoscope dans un magazine féminin, ce n' est pas nécessairement sous l' empire d' une croyance complète, homogène,

---

5. C. Fischler et S. Lahlou, recherche en cours. L' adhésion à ces propositions n' implique cependant pas nécessairement une croyance de type magique. On peut en effet s' appuyer sur des raisons diététiques ou nutritionnelles pour les justifier : il faut au travailleur une ration suffisante de protéines de bonne qualité ; quant au chien, animal en grande partie carnivore, il pourrait s' accommoder mal d' un régime exclusivement végétal et s' affaiblir.
6. Voir *infra* les articles de ces auteurs.

sans arrière-pensée. Le plus souvent, c' est l' ambivalence qui domine : nous lisons les prédictions mi-irrités et mi-amusés, mi-sceptiques et mi-curieux, avec un mélange d' anxiété inavouée et d' introspection joueuse. La croyance n' est pas foi aveugle, univoque, mais fascination indécise. En un mot, elle est « clignotante » (Morin *et al.*, 1981).

La magie sympathique et ses diverses manifestations peuvent en fait s' inscrire dans ce qu' Edgar Morin a appelé la conception anthropo-cosmomorphique : une vision de l' univers et de l' homme qui, tout à la fois, concurrence, précède et annonce la vision déterministe (Morin, 1970). Dans cette pensée, l' univers est un tout, un macrocosme, et l' homme un microcosme qui lui correspond analogiquement, partie pour partie. Nous nous projetons dans le cosmos et nous le ramenons à nous. Le cosmos dans son ensemble et dans toutes ses parties est pris dans un mouvement unique, et à chaque modification - mouvement des étoiles ou aiguilles perçant une poupée - correspond un changement et du tout et des parties. Le cerveau humain expulse le hasard, l' aléa, l' incertitude et construit du sens et de la connaissance : là où il y a du bruit, de la contingence, nous voulons voir des signes. Là où il y a de l' accident et du désordre, nous injectons de l' ordre et de la nécessité, comme si chaque incident renforçait l' unité et la régularité du Grand Tout. Contagion et similitude, dès lors, apparaissent comme des manifestations parmi d' autres de cet ensemble magico-symbolique de représentations que tout esprit humain porterait plus ou moins en lui.

La croyance « clignotante » traduit la coexistence, le conflit qui nous habite entre cette vision fondamentale et l' esprit « rationnel » moderne. Ou plus exactement, elle traduit l' interpénétration inextricable des deux, l' une intégrant et englobant à la fois l' autre. Qu' il existe une correspondance générale entre toutes les parties de l' univers ; que sur les choses, les êtres et les événements nous plaquions de la cohérence, de l' ordre et de la nécessité : voilà qui, à n' en point douter, relève de la magie. Mais en même temps, ce désir de réduire le désordre du monde, d' expulser le hasard, voilà qui, aussi, rend possible la vision déterministe : Frazer disait déjà que la magie est la sœur bâtarde de la science. Comme elle, elle cherche à remplacer l' incertitude du monde par de la nécessité, le désordre par de la régularité, l' imprévisible par le prédictible.

Récemment, les sciences cognitives nous ont clairement montré

qu' il existe, à côté de la pensée magique proprement dite, qui fait l' objet du débat plus que centenaire évoqué plus haut, des « taches aveugles » de la raison raisonnable ou, comme les évoque ici Massimo Piattelli-Palmarini, des « illusions cognitives », au même sens où l' on parle d' illusions d' optique. Ce sont elles, par exemple, qui nous font mal apprécier le risque : nous craignons ainsi moins les risques objectivement les plus probables (la pensée probabiliste va contre notre intuition) que ceux qu' il nous est le plus facile d' imaginer *(ease of repreentation).* Si nous « choisissons » de craindre tout particulièrement ceux qui sont liés à notre alimentation (plutôt que ceux, par exemple, qui s' attachent à la sécurité routière, objectivement beaucoup plus élevés), serait-ce alors qu' il nous est plus facile de nous représenter les dangers qui s' attachent à l' incorporation que les risques d' accident ?

La pensée magique, avons-nous dit, n' est pas l' exclusivité des sauvages et des ignorants. Elle n' est pas un résidu fossilisé de croyances archaïques peu à peu érodées par l' avancée de la Raison. Elle n' est pas davantage un virus pernicieux contre lequel les plus instruits et les savants, pour ainsi dire ès-qualité, seraient immunisés. Elle semble aujourd' hui être une part constitutive du fonctionnement mental humain. On peut même trouver des arguments pour soutenir, avec Raymond Boudon, que, en un sens, toute pensée est magique (Boudon, 1990). Dès lors, on ne doit pas être surpris de trouver certaines manifestations de la pensée magique au cœur même du discours scientifique. Reste à les identifier et, si possible, à les désamorcer. Il semble en un sens que le progrès même de la pensée scientifique, son emprise croissante en notre siècle, soit parfois un obstacle à cette lucidité, particulièrement lorsqu' il s' agit de nutrition et d' alimentation.

Les résultats mêmes de la science et de la technique ont paradoxalement contribué à certaines confusions. Comme le langage courant le laisse transparaître, les applications de la science relèvent d' une quasi-magie : « C' est de la magie », s' émerveille-t-on devant les prouesses de l' électronique ou des techniques de l' information. La science s' est en somme efforcée de remplir le programme que s' assignait la magie et a en grande partie réussi : communiquer, voir, entendre à distance ; se déplacer à une vitesse fabuleuse ; s' élever dans le ciel, visiter les astres ; porter la mort ou soigner les maladies.

On ne s'étonnera donc pas que, symétriquement, la magie, au XXe siècle, ait systématiquement cherché à s'annexer la science.

La religion de la science

Tous les dogmes, toutes les idéologies, tous les délires de notre siècle se sont drapés dans le manteau de la Science quand ils étaient menacés par elle ou quand ils reposaient sur la déraison d'État, comme on a pu le voir dans certaines formes particulièrement perverses du délire politique qui se proclamaient scientifiques[7].

En matière de nutrition et de santé, la science et la médecine ont parfois, aujourd'hui, fort à faire pour éviter que la pensée magique ne produise avec la norme morale un mélange particulièrement détonant. La religion, dans les pays développés, a notablement relâché son emprise sur les mœurs et les conduites, sur la vie quotidienne. Mais la science et la médecine, elles, n'ont fait qu'étendre le champ de leur compétence et intensifier leur légitimité en la matière. Du même coup, elles ont accru leur autorité tutélaire, reprenant à leur compte une partie de la fonction moralisatrice qui échappe à la religion : il n'est plus nécessaire, comme sous l'Ancien Régime, de « faire maigre » plus de cent cinquante jours par an, mais il convient d'équilibrer son régime, d'éviter les excès de matières grasses, de surveiller son cholestérol et sa ligne, bref : de « manger juste[8] ». La frugalité conserve ses vertus morales ; simplement, elle n'est plus un impératif religieux mais une nécessité scientifique.

Dans le débat scientifique ou dans ses prolongements médiatiques, on a cédé fréquemment à la tentation de condamner un aliment (la viande, le gras, le sucre), d'en louer un autre (le brocoli ou la carotte, telle huile ou tel poisson), d'idéaliser et de mythifier une alimentation (ces temps-ci, le régime « optimal » serait volontiers « méditerranéen »). Or tout ceci comporte sans doute un risque de dérive : lorsqu'on attribue à ces nourritures des caractéristiques morales, celles-ci, magiquement, ne se transmettent-elles pas à ceux qui les consomment, coupables dès lors d'avoir mangé

7. Voir *infra* l'article de Pavel Campeanu.
8. Titre d'une campagne publique d'éducation sanitaire nutritionnelle il y a quelques années.

des aliments coupables[9] ? Le risque est d'autant plus grand que, en matière d'aliments, nous intégrons mal la notion de dose : il y a près de cinq siècles, Paracelse énonçait que la dose fait le poison ; mais notre entendement semble rétif à cette proposition. Sous l'effet de la pensée magique, il tend à ériger les aliments en principes essentiellement positifs ou négatifs et donc aisément « moralisables ». C'est ainsi que, au nom de la Raison et de la Science, des normes morales sont érigées en vérités scientifiques tandis que des incertitudes scientifiques sont traduites en jugements moralisateurs, le tout *comme par magie.*

Quelque chose peut-être, paradoxalement, *dans le cours même de la modernité*, favorise l'expression de cette archaïque dimension de notre pensée. Dans l'abondance alimentaire qui caractérise le monde développé, nous sommes confrontés à un problème inédit : choisir. Une cacophonie de conseils, prescriptions, mises en garde et sollicitations nous met constamment en demeure de le faire. Mais tiraillés entre la tentation et la culpabilité de l'abondance, moins soutenus que jadis par le tissu des coutumes, des traditions et des contraintes, nous sentons l'anxiété nous gagner. Ainsi les questions posées par la profusion moderne susciteraient-elles des réponses magiques.

Qu'on les nomme idées fausses, mythes ou superstitions, qu'on les taxe d'irrationalité ou d'obscurantisme, croyances et raisonnements « biaises » sont bien une caractéristique apparemment universelle du fonctionnement de l'esprit humain. Il faut en saisir les rouages, les mécanismes, le sens, la nature et la fonction. Il ne suffit pas de les dénoncer ; il faut parvenir à les penser. Il ne suffit pas de croire en la science ; il faut voir aussi qu'une foi aveugle en elle, en ses charmes et son pouvoir totémique, constitue en un sens la pire des superstitions.

Bibliographie

Françoise Askevis-Le Herpeux, *La Superstition,* Paris, PUF, 1988. Raymond Boudon, *L'Art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses,* Paris, Fayard, 1990.
Jean-Nicholas Demeunier, *L'Esprit des usages et des coutumes des différents peuples,* Paris, Lapone, 1785 (fac-similé, Jean-Michel Place, Paris, 1988).

---

9. Voir notamment, dans ce volume, les articles de Carol Nemeroff, Harvey Levenstein, Petr Skrabanek.

Emile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1979 (1912).
James George Frazer, *Le Rameau d' or*, Paris, Robert Laffont, 1981 (1890).
Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1951 (1913).
Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Pion, 1962.
Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, PUF, 1960 (1922).
Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963 (1922).
Marcel Mauss, « Esquisse d' une théorie générale de la magie » in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1983 (1902).
Edgar Morin, *L' Homme et la Mort*, Paris, Seuil, 1970.
Edgar Morin ; Claude Fischler ; Philippe Defrance ; Lena Petrossian, *La Croyance astrologique moderne, diagnostic sociologique*, Lausanne, L' Age d' homme, 1981.
Jean Piaget, *La Représentation du monde chez l' enfant*, Paris, Alcan, 1926.
Paul Rozin, linda Millman et Carol Nemeroff, « Opération of the Laws of Sympathetic Magic in Disgust and Other Domains » in *Journal of Personality and Social Psychology*, 50, (4, 1986), p. 703-712.
Stanley J. Tambiah, *Magic, Science, Religion, and the Scope of Rationality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
Edward B. Tylor, *The Origin of Culture*, London, Murray, 1871.

Claude Fishler